

le titre de duc de Montebello, que, depuis, tant d'autres beaux faits d'armes ont encore illustré. Les deux jours suivants furent employés par Napoléon à concentrer son armée, et le 11 il arriva à Stradella, où il fut rejoint par Desaix.

Parti d'Égypte avec des passe-ports du commodore Sidney Smith, ce général n'en avait pas moins éprouvé, de la part de l'amiral Keith, les traitements les plus injurieux. Débarqué à Livourne, il s'était hâté, aussitôt sa quarantaine finie, d'accourir auprès du premier consul pour partager la gloire et les périls de l'armée. Réunis tous deux sur un terrain nouveau et dans une position nouvelle, Napoléon et Desaix passèrent une grande partie de la nuit à s'entretenir et de l'Égypte, et des Anglais, et des Turcs. Les talents et l'ardeur de Desaix ne pouvaient pas rester oisifs ; le premier consul mit sous son commandement les divisions Boudet, Monnier et Lapoype. Cependant, des soixante mille hommes dont l'armée se composait, la moitié se trouvait en dehors de l'action principale : le général Thurreau était dans la vallée de Suze ; la division Chabran, laissée au siège du fort de Bard, avait rempli sa mission en huit jours. Une pièce de canon montée sur le clocher d'Albaredo avait servi à ouvrir la brèche et contraint la garnison à capituler. Un clocher changé en batterie, et lançant des boulets contre un fort, est une des singularités des dernières guerres, si fécondes d'ailleurs en étranges innovations. Dehesme, avec sept à huit mille hommes, bloquait le château de Plaisance. D'après cette dissémination forcée, Napoléon ne pouvait mettre en ligne que trente mille hommes à peu près. Les deux armées étaient ainsi en présence sur la rive droite du Pô, dans un sens inverse de l'ordre naturel, les Autrichiens adossés à la France, les Français aux possessions autrichiennes.

Quoiqu'il existât pour Mélas plusieurs moyens d'accabler son ennemi de tout le poids de ses forces rassemblées, ce général choisit entre tous le plus téméraire, celui de s'ouvrir un passage sur le corps de l'armée française. Cette confiance n'avait rien de présomptueux : son armée, pourvue d'une nombreuse artillerie, montait à plus de quarante mille combattants, tous soldats éprouvés et fiers encore des succès de la dernière campagne. Le 12 juin, l'armée française passa la Scrivia ; des détachements de cavalerie légère ayant, par ordre de Napoléon, battu la plaine qui s'étend entre cette rivière et la Bormida, reconnurent que le village seul de Marengo était occupé par un corps ennemi qui paraissait être de quatre à cinq mille hommes. Le général Victor fit enlever le village, repoussa le corps autrichien jusqu'à ses retranchemens ; mais il fut obligé de s'arrêter devant l'artillerie des têtes de pont établies sur la Bormida. Après avoir, pendant quatre heures, résisté au feu de l'artillerie ennemie, Victor, obligé d'abandonner le village de Marengo, parcourut, dans sa déroute, un espace d'environ deux lieues avant de pouvoir rallier ses troupes en désordre. Le général Lannes, qui s'était porté à sa droite pour le soutenir, repoussa d'abord l'ennemi ; mais, à son tour, il dut faire aussi un mouvement rétrograde : ce mouvement fut admirable. Attaqué par la plus grande partie de l'armée autrichienne, si ce général recule, il recule en héros ; il ne cède que le terrain qu'il ne veut pas garder ; il met trois heures à parcourir un espace de trois quarts de lieue en arrière. Napoléon venait de mettre en jeu toute sa réserve.

Les neuf cents grenadiers de la garde consulaire, placés dans une position bien choisie, formèrent comme une redoute vivante que les Autrichiens n'osèrent laisser derrière eux, et contre laquelle le général Elsnitz, commandant de la cavalerie légère, perdit en vaines efforts un temps qu'il eût pu employer à compléter la déroute des corps en retraite. Le général Carras-Saint-Cyr, avec le reste de la réserve, disputait à l'ennemi et finit par conserver le village important de Castel-Cerriolo. Enfin, vers trois heures après midi, on vit arriver les premiers régiments des divisions du général Desaix. L'ennemi croyait la bataille gagnée, et Mélas, rentré dans Alexandrie, laissait à son chef d'état-major, le général Zach, le soin de recueillir les fruits de la victoire. Présomption fatale ! la bataille gagnée n'était qu'une bataille d'attente ; c'est maintenant que la véritable bataille commence.

Napoléon a fait de nouvelles dispositions ; tous les corps sont prêts pour un mouvement combiné ; les divisions de Victor se sont elles-mêmes ralliées et vont rentrer en ligne partout où le premier consul a paru, les esprits se sont ranimés.

— Soldats, s'écrie-t-il au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous le ventre de son cheval, c'est assez reculer, marchons en avant ! vous savez que j'ai pour habitude de toujours coucher sur le champ de bataille !

Dans ce moment s'avancait, avec l'orgueil d'un succès assuré, une colonne de cinq mille grenadiers hongrois conduite par le général Zach, et destinée à consommer la défaite de l'armée française ; Desaix marche à sa rencontre. Au moment de toucher les rangs autrichiens, il démasque une batterie de quinze pièces de canon, dont l'explosion inattendue déconcerte et rend un moment immobile la tête de la colonne autrichienne. Desaix a saisi l'instant ; il commande la charge, il va se précipiter sur l'ennemi ; une balle le frappe au milieu de la poitrine, et il tombe dans les bras du colonel Lebrun, aide de camp de Napoléon, en prononçant ces belles paroles gravées depuis sur le monument de la place Dauphine ;

— Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.

En apprenant cette funeste nouvelle, Napoléon s'écria :

— Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer !

Cependant chaque soldat ressent le coup dont il vient d'être atteint par la perte d'un général qui lui est si cher ; sa mort sert encore sa patrie : elle double l'ardeur des troupes, et joint à leur courage naturel la soif de la vengeance. Napoléon a vu le moment où la colonne ennemie allait être ébranlée ; huit cents hommes de grosse cavalerie, commandés par le général Kellermann, tombent sur son flanc gauche avec une irrésistible impétuosité, et achèvent l'ouvrage si bien commencé par l'infanterie. Les cinq mille grenadiers sont rompus, séparés par pelotons, enveloppés de toutes parts, et faits prisonniers avec le général qui les commande. Ce retour de fortune a décidé du reste de la journée. Le village de Marengo a été repris : l'infanterie, la cavalerie autrichiennes, tout en combattant, se pressent surtout d'assurer leur retraite. L'action dura jusqu'à dix heures du soir. Il resta entre les mains des vainqueurs six mille prisonniers, huit drapeaux, vingt boucliers à feu, et une grande quantité de bagages. Le nombre des tués et des blessés avait été à peu près le même, relativement aux forces respectives. Malgré la déroute de l'armée